

Farah ZAÏEM et Amor BEN ALI (dir.), *Mokhtar Sahnoun. Autour de son œuvre poétique et romanesque*, Paris, L'Harmattan, 2023, 260 pp.

Fabio Libasci

Università degli Studi dell'Insubria – ROR: oos4o9261



Farah Zaïem et Amor Ben Ali ont voulu rendre hommage à l'écrivain tunisien Mokhtar Sahnoun. Pour ce faire, ils ont réuni des chercheurs tunisiens, marocains et français dans le but de proposer des lectures analytiques, critiques mais aussi poétiques. Après avoir introduit le volume, « Mokhtar Sahnoun. Écrire pour se souvenir, sentir et rêver... » (pp. 11-19), Farah Zaïem cède la parole à l'auteur. Dans « Mot de l'auteur » (pp. 21-31), Sahnoun revient notamment à la question de la langue française en tant que langue littéraire bien qu'elle ne soit pas sa langue maternelle. Entre désir inconscient et choix délibéré, l'auteur revendique le droit d'écrire dans une langue autre que la langue arabe. Il souligne même cela : se servant de la langue française, l'auteur fait découvrir au public étranger « les différentes facettes de la culture et de la civilisation tunisienne » (p. 31).

Les quatre premières études se penchent sur l'œuvre poétique de Sahnoun, lyrique mais non sans brio. Samir Marzouki, poète à son tour, rend hommage à son collègue avec une composition, « Les rois qui meurent tour à tour renaissent au cœur des poètes » (pp. 37-39), qui fait appel à Apollinaire et à Mallarmé. Ibtissem Bouslama dans « 'Détruire' dit-il, ou une identité en miettes dans *Suair* de Mokhtar Sahnoun » (pp. 41-50), se penche brillamment sur le caractère parcellaire du sujet poétique. Entre désir du langage et silence, difficulté de créer et oubli de soi, le poète ne trouve dans la poésie que « des images troquées de soi, des images rongées par l'oubli » (p. 49). Zinelabidine Benaïssa dans « Lectures de *Buisson de menaces* de Mokhtar Sahnoun » (pp. 51-55) propose une lecture poétique du deuxième recueil de l'auteur. « Le poème de Mokhtar Sahnoun – écrit Benaïssa – peut également être interprété comme le récit d'une métamorphose, à la manière d'un Ovide ou d'un Kafka. Une métamorphose complexe qui commence par la peur de ces insectes et ces reptiles grouillant qui nous entourent » (p. 53). Frej Lahouar, quant à lui, se penche sur *Embruns*, le troisième recueil. Dans « *Embruns* de Mokhtar Sahnoun. La tentation de la Genèse » (pp. 57-61), Lahouar croit deviner, à partir

PONTI/PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 25, 2025

doi : 10.54103/2281-7964/30705

SECTION FRANCOPHONIE DU MAGHREB

Coordonnée par Francesca TODESCO

francesca.todesco@uniud.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access



Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

des références abondantes au livre de la Bible, la tentative de réécriture, de profanation ou finalement de « récupération poétique du mythe fondateur » (p. 60).

L'œuvre romanesque de Sahnoun compte à ce jour trois romans : *Tsunami*, *Le Panache des brisants* et *La Vague sur le chevalier*. Amor Ben Ali ouvre cette section par un article fort riche, « Poétique de l'être diaphane dans *Tsunami* de Mokhtar Sahnoun » (pp. 69-90). *Tsunami*, récit hors normes publié en 2001, s'accommode mal des structures narratives classiques. Le récit ne raconte ni l'enfance ni l'adolescence de l'auteur ; il se contente d'évoquer le moment de passage entre les deux âges par le biais d'un premier amour. Le poète, en somme, « ne recueille du passé que des embruns d'autant plus significatifs qu'ils sont noyés dans la beauté nébuleuse » (p. 88). Pour le grand dam du lecteur passionné d'autobiographie, « le poème se tait stoïquement quand l'essentiel est retiré, quand le poids de la réalité sociale trouble la limpidité de l'être » (p. 89). Murielle Lucie Clément dans « *Tsunami* de Mokhtar Sahnoun : une poétique de l'espace en *ekphrasis* » (pp. 91-108) se penche sur l'importance des images cinématographiques et de l'imaginaire filmique dans le premier roman de l'auteur. Dans *Tsunami*, à la fois récit d'apprentissage et d'oubli, la description verbale du visuel joue un rôle très important. Pour le protagoniste adulte qui se remémore « les films et leurs affiches, tout devient soudain mouvant, comme dans un film » (p. 103). Sahnoun, plaçant son narrateur dans la petite chambre, le fait voyager dans les souvenirs, réalisant de ce fait que l'espace géographique étrié « n'empêche nullement l'imaginaire de sillonner les espaces infinitésimaux entre les champs mémoriels » (p. 105).

Introduisant le deuxième roman de Sahnoun, Amor Ben Ali dans « *Le Panache des brisants*. Roman de l'insularité de l'être » (pp. 111-113) parle de ce livre comme d'une rêverie matérielle au sens de Bachelard. La prose poétique dit l'être et son « inébranlable volonté de mutisme et d'isolement » (p. 111). Farah Zaïem, à son tour, se penche sur le roman publié en 2012 pour souligner la relation de l'humain à la nature. « *Le Panache des brisants* : une écriture écopoétique » (pp. 115-132) revient en effet à l'omniprésence des éléments naturels qui, dans leur exubérance, peuvent se lire comme « une mise en scène nécessaire pour l'aventure spirituelle et poétique du personnage » (p. 119). Ce livre, qui se veut un hymne à la gloire du monde dans son jaillissement, écrit Zaïem, « se fait grâce à ce cheminement lent et progressif vers la libération violente et douloureuse de la parole poétique, grâce au contact de l'élément naturel » (p. 130). Afaf Zaid dans « De la littérature environnementale francophone : *Le Panache des brisants* de Mokhtar Sahnoun ou le livre de survie » revient à l'écopoétique pour signifier la relation problématique entre l'humain et le non-humain. Ce faisant, elle déplace la focale vers la zoopoétique. Par le biais de la zoopoétique, visant à remettre en valeur la spécificité et la vitalité des animaux dans les textes littéraires, Zaid souligne l'engagement de l'écrivain invitant son lecteur à se confronter « à l'altérité, à l'autre-animal dans sa proximité à nous » (p. 144). Ce faisant, Sahnoun déconstruit « la notion d'animalité au profit d'une réflexion sur les altérités possibles en décentrant le regard du lecteur et l'orientant vers d'autres subjectivités, animales notamment » (p. 148). Sihem Sidaoui clôture cette section par « Une lecture du *Panache des Brisants* » (pp. 151-155). Qualifiant le livre de roman-poème, le critique en souligne le rythme, la répétition et l'accumulation qui procurent au lecteur l'essoufflement.

Les deux dernières études se concentrent sur *La Vague sur le chevalet* publié en 2021. Fadhila Laouani dans « Constantes et variations dans *La Vague sur le chevalet* de Mokhtar Sahnoun » (pp. 159-172) qualifie le livre comme appartenant au genre du roman d'initiation. Elle n'oublie pas non plus de souligner l'importante réflexion sur l'art et la littérature que le livre recèle. Laouani met en lumière le paradoxe de l'artiste et du modèle : si la femme peintre s'empresse à modeler le jeune homme selon l'image qu'elle voudrait fixer de lui, il est décidé à échapper à la fixité, car « tout en lui est, au contraire, construction continue de son avenir lié aux livres, aux études et à l'espoir de revoir la jeune inconnue » (p. 168). Jouda Sellami dans « *La Vague sur le chevalet* ou l'art de "s'oublier" dans le paysage » (pp. 173-190) rend hommage à l'entreprise mémorielle de Sahnoun, défini fort justement comme le Marcel Proust tunisien, tous les deux ayant recours à une prose poétique dans laquelle l'intrigue n'est pas saillante. Le critique s'intéresse à la fonction du paysage dans le roman qui serait « à l'origine de la cohésion structurelle de l'intrigue qu'elle assure par l'intermédiaire de l'installation progressive d'univers enchaînés dépassant les métaphores paysagères » (p. 183). D'après Sellami, Sahnoun bâtit une architecture narrative favorisant « le maintien d'une frontière poreuse entre deux univers [géographique et symbolique] et faisant accepter le merveilleux au cœur du réel » (p. 188).

L'ouvrage se termine par une section de reprises de plusieurs articles de presse (p. 18), dont certains parus dans *Le Temps*, et trois entretiens. Dans le premier, « L'universitaire Inès Ben Rejeb a entretenu Mokhtar Sahnoun, poète et romancier, à propos de ses deux recueils *Suaire* et *Buisson de menace* » (pp. 225-236), Sahnoun revient longuement sur l'influence que la *Recherche* a exercée sur son désir d'écrire : « je lisais. Et à chaque page que je lisais, naissait en moi un désir irrépressible d'écrire, de dire, de laisser les mots, les phrases qui frétilaient au fond de moi, prendre forme » (p. 233). Dans « Habib Salha entretient Mokhtar Sahnoun dans son émission *Intersignes* à propos de son roman : *La Vague sur le chevalet* » (pp. 237-243), l'auteur s'attarde sur la poéticité de son roman : « c'est un roman poétisé, en quelque sorte, ou un roman en prose. Il y a certainement de la poésie, parce qu'on ne peut pas, quand même, évoquer sa ville, l'espace dans lequel on a vécu enfant, adolescent, adulte, sans passion, et la poésie est faite de passion » (p. 239). Dans la deuxième rencontre avec Habib Salha (pp. 245-252), Sahnoun critique non sans polémique l'usage qu'on fait de la phrase « écrivain tunisien d'expression française » : dire « d'expression française, pour distinguer une catégorie de romanciers, cela me dérange. Moi, j'écris. J'ai choisi une langue, parce qu'elle est venue à moi [...]. Je maîtrise la langue arabe, je l'aime parfaitement, je lis en arabe, mais j'écris dans la langue que je maîtrise » (pp. 247-248).

